

The quiet quitting : une démission du sujet
Les effets du confinement sur le travail

Isabelle Orrado¹
Jean-Michel Vivès²
Ana Magnólia Mendes³

Le COVID a frappé les vies de chacun il y a maintenant trois ans. Le SARS-CoV-2 est un virus qui nécessitait du temps pour être appréhendé. Il est un réel de la science dont Lacan disait qu'il revient toujours à la même place et il fallait donc une répétition puis deux, pour en cerner le fonctionnement et permettre à ceux qui le souhaitaient de se prémunir au mieux. C'est chose faite. L'attention des cliniciens est attirée aujourd'hui sur les effets du choix sociétal qu'il a impliqué : un confinement. En grande partie, le monde s'est arrêté de tourner et beaucoup se sont trouvés coupés de leur travail. Au moment du « déconfinement », des effets cliniques se sont multipliés. Nous avons reçu un grand nombre de patients pour qui le retour au travail – voire à une vie sociale – s'est avéré difficile avec une perte de sens généralisée qui s'est imposée.

Un phénomène nommé *quiet quitting* traduit par *démissions silencieuses* a vu le jour. Il s'agit de salariés qui ont décidé d'investir leur emploi d'une façon minimale sans pour autant le quitter : faire ce pour quoi ils sont payés dans les horaires notés sur leur contrat de travail. Pas plus et éventuellement moins. Il s'agit là d'un désinvestissement du travail, lequel a perdu une grande partie de son sens ce que les anglosaxons ont appelé le *brown-out*. Pour certains, la période de confinement que nous avons vécue mais également la crise climatique, ont potentialisé et étendu ce sentiment. Tel est le cas d'Aziz et Pierre.

Pierre a 35 ans. Il est marié et a deux enfants. Il a occupé dans sa vie différents emplois dans le commerce. Il a toujours travaillé, sans trop se poser de questions « j'étais pris dans un rythme, la vie de famille et le travail ». Le confinement a stoppé son quotidien et depuis qu'il

¹Psychologue clinicienne, Chargée de cours, Coordinatrice DU Interaction, Art & Psychothérapie, Université Côte d'Azur UFR LASH, Laboratoire LAPCOS (EA7278)

²Professeur de Psychologie Clinique et Psychopathologie. Université Côte d'Azur, Nice - France, EUR Healthy LAPCOS UPR 7278

³Professeure émérite à l'université de Brasilia, psychologue du travail, psychanalyste, directrice du Institut de Research et Études du Travail, IBRACT

a repris son activité professionnelle, il n'y est plus. « J'y vais mais ça n'a plus de sens. Je me demande pourquoi je travaille. » La solution la plus simple s'est imposée, y aller et faire le minimum... voire attendre que le temps passe. Une démission silencieuse. Le problème pour Pierre est l'envahissement que cette perte de sens produit sur toute sa vie et qui s'accompagne d'un sentiment de vide. Pourquoi élever des enfants dans un monde où le dérèglement climatique menace la planète ? Les gens se lèvent, travaillent et meurent, pourquoi ? Tout semble absurde. Il devient taciturne.

Pour Aziz, 25 ans, le confinement l'a coupé plus radicalement du sentiment de la vie. Coupé des relations sociales qu'il avait, l'absurde s'est imposé très vite. Quant au télétravail il s'est rapidement avéré impossible. Il se connectait à son ordinateur mais ne faisait rien n'y voyant aucun sens. Une démission silencieuse. Ce sentiment s'est étendu : Ne plus se laver, ne plus dormir, ne plus manger, ne plus parler... Au déconfinement il retrouve un léger lien social mais demande à rester en télétravail pour... ne rien faire. Il vient rencontrer un analyste après cette période parce que par moment « Pourquoi ? » résonne dans sa tête et il se sent alors éjecté du monde avec un risque de passage à l'acte toujours proche.

Dans ces deux situations cliniques, nous voyons des sujets pour qui la « démission silencieuse » correspond à une perte de sens qui s'étend à leur existence. Dès lors, de quoi ces démissions silencieuses sont-elles le nom ? Nous soutiendrons ici l'hypothèse que ce phénomène de *quiet quitting* correspond à la révélation – non médiatisée par le sens (*brown-out*) – du fond mélancolique du rapport au monde qui la plupart du temps est voilée, témoignage d'une démission du sujet.

Dans une première partie nous interrogerons la place et la fonction du sens chez l'être parlant. Ainsi nous passerons de la nécessité de trouver un sens au travail au travail du sens. Il s'agira de démontrer la valeur de semblant du sens et son caractère insaisissable. C'est la fuite du sens dans laquelle l'homme s'engouffre et qui est nécessaire pour orienter sa course désirante. Dans le phénomène de *Quiet quitting* nous assistons justement à un arrêt de ce mouvement. Nous traiterons alors de la perte du sens dans une seconde partie. Le « pourquoi ? » qui se retrouve chez Pierre et Aziz, malgré sa forme interrogative, reste isolé. Aucun sens n'y répond, seule la dimension absurde du monde résonne. Au-delà des structures, le sujet est renvoyé à sa racine mélancolique. Un espace mélancolique réduisant l'Autre à n'être plus qu'une ombre à travers laquelle se repère son inconsistance.

1. La fuite du sens : du sens du travail au travail du sens

1.1. le sens du travail

Depuis plusieurs années, différents courants de recherche – sociologie, philosophie, neuroscience – mettent en avant l'importance pour l'individu de trouver un sens à ce qu'il fait. Le sens serait une sorte de carburant à l'animation des êtres humains d'où l'intérêt suscité par cette thématique dans le champ professionnel : le sens donné au travail est une analyse et interprétation qu'une personne établit pour donner une signification à son travail. Si le travail est, dès son origine, une contrainte, lui conférer un sens permettrait de le transcender. Dans une étude, Morin (2018) précise que le sens du travail se construit à partir de différentes caractéristiques telles que l'utilité sociale du travail, la possibilité de se développer et d'apprendre, l'autonomie, la qualité relationnelle, la moralité et la reconnaissance. *Trouver un sens au travail* possède ainsi une forte corrélation avec le bien-être psychologique au travail et améliore l'efficacité du travailleur. A l'inverse, la perte de sens s'accompagne d'une augmentation des risques psychosociaux dont les démissions silencieuses sont un marqueur. Ce phénomène s'amplifie ces derniers temps. *Harvard Business Review* France titre même en juillet 2023 : « Le brown-out : un nouveau fléau impactant les entreprises » (Lacan, 2023).

Dans cette même ligne de pensée, Schmid soutient que la privation de sens suscite un désespoir. C'est bien ce que nous démontre les situations d'Aziz et de Pierre. L'auteur ajoute alors que « Dans la société moderne, les gens sont soumis à une privation de sens dans tous les domaines de la vie : sens du travail, sens de la vie personnelle, sens de la vie en général » (Schmid, 2014).

Le courant analytique d'orientation "phénoménologique" nomme cette perte de sens qui s'étend à la vie : "névrose existentielle". Les personnes qui en souffrent auraient une intolérance à ce que les choses ne se passent pas comme ils l'avaient imaginé ce qui les conduirait à une « insatisfaction chronique » et au « désespoir ». La logothérapie voit alors le jour. Il s'agit d'une thérapie existentielle qui vise à retrouver du sens à partir des valeurs propres de la personne qui est amené à "mieux se connaître". Ce type de développement et de thérapie consistent à passer d'une illusion à l'autre en prenant appui sur le versant imaginaire du moi freudien.

Dans le monde du travail, les approches managériales n'hésitent pas à développer toutes sortes de formation pour promouvoir l'élaboration d'un sens à ce que l'employé fait et augmenter ainsi ses performances de productivité. Wong (2012) propose un modèle appelé PURE qui s'appuie sur quatre étapes : avoir des buts, comprendre, agir de façon responsable et évaluer. C'est alors que l'individu sera productif et pourra se sentir satisfait. Toutefois Bernaud & al soulignent que « Comme le mouvement perpétuel, la construction du sens de la vie et du travail ne s'arrête jamais... » (Bernaud & al, 2015)

Cette logique est intimement liée au contexte social et historique, qui définit les modes de reproduction du capital, Mendes (2018, 2022). Ce contexte là devient de plus en plus précarisé depuis les années 90 (spécial au Brésil), période marquée par de nouvelles configurations organisationnelles qui, bien plus qu'exploiter le travailleur, passent à attendre une production excessive et une obéissance à l'idéologie de la pensée unique, reproduisant ainsi, au sein de l'organisation du travail ou du modèle de gestion, les principes les plus invisibles et subtiles du taylorisme. C'est l'ère de la surcharge, de la servitude volontaire, de la violence et du harcèlement moral et organisationnel.

Durant les quatre dernières années après le confinement, tout ceci s'est aggravé. Les nouveaux modes de reproduction du capitalisme – notamment le travail sur plateforme numérique – décuple, d'une manière incommensurable et hors limites, les principes du taylorisme, qui s'articule au capitalisme financier et au néolibéralisme. Par conséquent, les travailleurs cohabitent avec des organisations du travail diversifiées et parallèles. Les contradictions et les relations d'inégalité sociale se sont accrues après le confinement, de même que le chômage, l'exclusion et la précarisation des relations de travail.

Avec ces préceptes de l'ère digitale, les modes de travail tendent vers l'opposé de la notion du travail en tant que catégorie ontologique de l'être, dimension essentielle de la condition humaine. En partant de ce principe, nous pensons qu'il existe des artifices permettant de coloniser le sujet grâce à ce discours qui entraîne le remplacement du travail vivant par le travail mort. Il existe une tendance à la rationalité, annoncée comme du travail vivant : l'ultra-prescription, le contrôle, la quantification, l'urgence et l'excellence. Des stratégies de domination par les technologies digitales émergent ainsi, qui destituent la prééminence du travail dans la constitution du sujet. Le travail mort assume la centralité en tant que valeur psychique et sociale, en lieu et place du travail vivant.

Dans ce contexte, les maladies du travail s'accumulent, elles aussi, avec une augmentation des cas de dépression, phobies, paranoïas et anxiétés. Un fait des plus alarmants est l'apparition de nouvelles pathologies qui sont à la base de ces devenir malades, notamment la normopathie, la peur et la mélancolie, qui côtoient la pathologie de l'indifférence, de la servitude, de la violence et de la surcharge : ensemble, ils constituent autant de menaces aux liens sociaux, pouvant céder la place aux barbaries civilisatrices. Ce contexte là se transforme dans un lieu propre pour la recherche frénétique pour le sens, au sein pour le brown-out rendre compte. Le sens du travail n'existe pas sans le sens du travail du sujet.

Nous pouvons ici nous référer au mythe des Danaïdes. L'histoire commence avec deux frères : Egyptos (roi d'Arabie et d'Egypte) et Danaos. Egyptos a 50 fils et Danaos 50 filles, les Danaïdes. Pour éviter toute guerre de succession, Egyptos propose que ses fils épousent les filles de son frère. Mais un oracle prévient Danaos que son frère aurait de mauvaises intentions : faire tuer ses 50 filles après les noces. Danaos fuit avec ses filles et devient roi d'Argos. Toutefois, sous la pression et la menace de son frère, il finit par accepter le mariage mais pour contrer l'oracle il ordonne à chacune de ses filles de tuer son époux. Ce qu'elles font [à l'exception d'une des filles Lyncée]. Lorsque les 49 Danaïdes arrivent aux enfers, elles sont condamnées pour leur crime et doivent remplir un tonneau percé. La tâche est impossible puisque l'eau s'écoule au fur et à mesure. Le tonneau des Danaïdes est devenu la représentation d'une tâche absurde et sans fin.

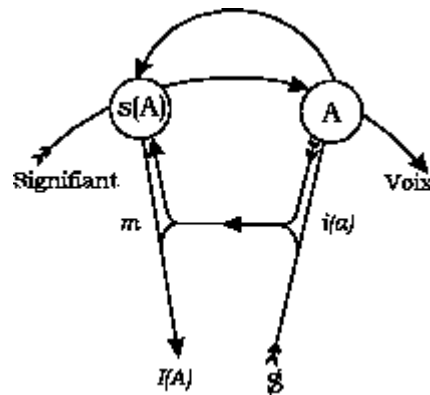
Lacan fera de ce mythe un paradigme de la fuite de la signifiante (Lacan, 1975) en tant qu'effet du signifiant⁴ que nous pouvons ici faire équivaloir au sens. Car la fuite du sens est intrinsèque à la parole. Lacan le note dans l'instance de la lettre : « l'anneau du sens sur la ficelle verbale fuit nos prises. » Voici donc un point d'achoppement : Le sens n'est pas fixe, il n'a pas de valeur universelle. Le sens est fondamentalement insaisissable, alors pourquoi en chercher un ?

1.2. Le travail du sens

Comme nous l'avons noté *trouver un sens à ce qu'il fait* est une animation pour l'être parlant. Le sens agit comme un moteur, nous pourrions dire qu'il travaille au service du sujet.

⁴ Lacan fait ici référence à ce que peut pouvoir dire « à tire-larigot ». Cette question relève plus précisément de ce que Emile Littré a nommé la « pathologie verbale ».

Essayons de comprendre ce mécanisme et son utilité. Et pour cela appuyons-nous sur le graphe du désir. Lacan y met en avant le glissement de la signification, soit la métonymie du sens.



En logique, la chaîne signifiante rencontre la chaîne des signifiés une première fois au lieu de l'Autre qui est à considérer ici comme trésor des signifiants. Ce n'est que dans une rétroaction, qu'une seconde rencontre de ces deux chaînes se produit, fixant alors une signification. Elle est notée $s(A)$. Prenons comme référence la phrase. Il nous faut considérer que chaque terme est anticipé par ce qui le précède et que chaque terme appelle le sens des autres par son effet rétroactif. C'est avec le dernier mot de la phrase, voire sa ponctuation, que nous pouvons en saisir le sens.

Lacan conceptualise donc cette opération à partir d'une double articulation – « articulation par le signifiant » (Lacan, 1966-1) – de laquelle se déduit le sujet. Or les deux chaînes en question, celle des signifiants et celle des signifiés ne cessent pas de filer amenant une décomplétude constante du sujet, lequel ne peut se conjuguer qu'au futur antérieur. L'homme ne peut que savoir ce qu'il aura été à un moment précis. Reprenons l'assertion de Lacan : « l'anneau du sens sur la ficelle verbale fuit nos prises. ». Nous y entendons que les signifiants portés par le verbe filent dans l'anneau du sens. S'il y a un travail du sens, nous pouvons dire qu'il est au service du sujet et qu'il sert à tenter de saisir sa position insaisissable. Le mot ne pourra donc jamais recouvrir ou compléter le sujet qui file dès que l'être parle. L'être parlant est tel les Danaïdes condamner à tenter de combler le trou fondateur du sujet avec du sens. Cette fuite en avant n'est pas sans rapport à une jouissance, celle du sens que Lacan écrit : *jouis-sens*⁵.

⁵ Cette logique s'observe très nettement dans ce que nous nommons les chaînes d'information en continu : des informations qui ne cessent pas de ne pas boucher le trou. La fortune de ce type de chaînes d'informations tient au fait qu'il n'y a pas de vérité, il n'y a pas de rapport sémantique, il n'y a pas de sens absolu

Ce trou fondateur du sujet que nous venons d'évoquer est aussi bien celui rencontré dans l'Autre. Lacan note $S(A)$. l'Autre est barré car il y manque la garantie de ce qui constituerait l'ensemble du langage. Nous devons comprendre ici que le postulat de Lacan est que le signifiant est foncièrement asémantique. Aussi, il offre des possibilités infinies quant au sens qu'il peut prendre ce qui nécessite une interprétation pour en fixer un, même temporairement. Le sujet est alors convoqué. Lacan va jusqu'à noter qu'« Un sujet ne s'[...] impose [au monde] que de ce qu'il y ait dans ce monde des signifiants qui ne veulent rien dire et qui sont à déchiffrer. » (Lacan, 1966-2) Il y a là un renversement logique : au sujet effet de l'articulation signifiante répond le sujet cause qui y met du sien pour capitonner un sens. Ce déchiffrement témoigne de la nécessité de mettre un sens – notamment au travail qui est fait – là où il y a énigme, trou dans l'Autre.

Il faudra attendre la fin de l'enseignement de Lacan, pour appréhender la consistance du sens. Avec le nœud borroméen, le psychisme est structuré à partir des trois dimensions que sont l'imaginaire, le symbolique et le réel. Le réel est alors ce qui ex-siste et qui vient en effraction dans la tentative d'organisation du monde de l'être parlant. Celui-ci va en effet se servir de l'imaginaire et du symbolique pour enfumer le réel, c'est-à-dire lui apposer un enrobage de semblant. Il s'agit là de l'enveloppe fantasmatique si nous nous situons dans la névrose et délirant du côté de la psychose. Nous pourrions même dire délirant tout court, le fantasme étant un certain type de délire. Faire appel au sens est donc une défense du sujet face au réel.

Ces premiers développements nous permettent maintenant de situer la nécessité pour l'être parlant de ne jamais cesser de fixer un sens en réponse à la non garanti dans l'Autre, face au réel. Cette opération permet de passer d'un « ça fuit » déstructurant à une organisation du sens comme point de fuite, certes insaisissable mais qui oriente la course désirante du sujet. C'est la fonction logique du sens à quoi nous pouvons ajouter sa consistance un rideau de fumée propice à maintenir le sujet dans l'illusion d'une existence qui aurait un sens.

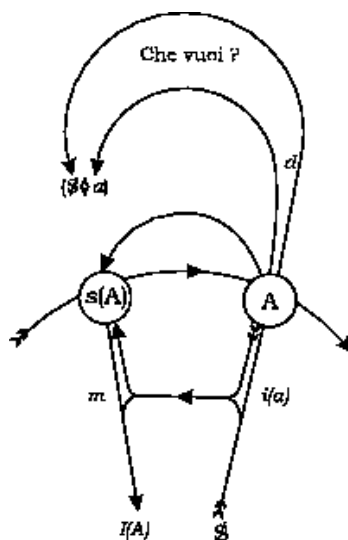
Dès lors comment entendre le phénomène de *quiet quitting* ? À partir de nos développements nous pouvons maintenant soutenir que la démission silencieuse met en avant une interruption de ce travail du sens. Dans ce cas, il ne s'agit plus de la fuite du sens mais de sa perte ! C'est alors que nous pouvons accéder à ce qu'il y a derrière le rideau de semblant : la racine mélancolique de l'être.

2. La perte de sens : révélation de l'espace mélancolique de l'être parlant

2.1. Opacité de l'Autre

Revenons à notre matériel clinique. Pierre investit difficilement les séances, celles-ci s'inscrivant dans la droite ligne d'un "ça ne sert à rien" le réduisant au silence. Pourtant, se sentant "coincé", il accepte de parler de ce qu'il a dans la tête : partir loin, dans un lieu reculé, et rester seul, coupé du monde. Si l'idée lui paraît attrayante il ne peut imaginer la réaliser. L'analyste s'intéresse à ce qui compte pour lui, ce qui malgré tout fait poids : le devoir. Il se *doit* d'être présent pour sa famille (ses parents, sa femme et ses enfants). Une fois cela posé - ce à quoi l'analyste ne touche pas dans un premier temps -, Pierre évoque son enfance. Il se souvient alors avoir déjà ressenti ce vide. Pierre a grandi sous le regard attentif mais « triste » de sa mère. Un regard que sa mère a toujours. Cette tristesse il n'en a jamais eu les coordonnées, ce qu'il connaît de l'histoire de sa mère ne lui permet pas d'en déduire quoi que ce soit. Ce regard triste est resté une énigme, un trou dans le désir de l'Autre.

En effet, le trou dans l'Autre n'est pas seulement une absence de garantie, il est aussi le lieu d'une opacité, celle reliée au désir. C'est ce que démontre le cas de Pierre mais que nous remarquons régulièrement dans la clinique lorsque des analysants questionnent : *Pourquoi m'a-t-il dit ça ? Qu'est-ce qu'il attendait que je réponde ? Que cherchait-il en ne disant rien ?* Ce qui est pointé ici est l'intention qui sous-tend tout énoncé. C'est la consistance de la ficelle verbale qui se joue au niveau de l'énonciation second étage du graphe⁶.



⁶ À ce moment-là, Lacan pose la pulsion comme énonciation inconsciente.

Au premier étage il est question du fonctionnement du lieu de l'Autre, au second étage il est question du désir de l'Autre et de sa jouissance. Une énonciation qui s'articule aux objets pulsionnels liés au désir (voix et regard). Dans le cas de Pierre, la tristesse nomme l'opacité du désir de l'Autre le laissant en proie à une identification au rein. Il était un enfant taciturne que peu de choses intéressait⁷. Le confinement et la coupure du monde qu'il a imposée, ont révélé sa position mélancolique. « Pourquoi ? » s'est mis à faire résonner le vide de son existence, son absurdité.

De son côté Aziz, qui vit seul, s'est trouvé dans un moment de débranchement de l'Autre décrivant un repli mutique. Toute adresse semblait avoir disparu lorsque le déconfinement a eu lieu. Le « Pourquoi ? » qui résonne « dans sa tête » est un signifiant tout seul. Déconnecté de toute chaîne signifiante, il ne trouve pas à se raccrocher à un sens. Dans ces moments, le monde apparaît comme une fiction où chacun joue un rôle. Aziz n'y fait alors pas parti, il est comme au milieu d'un film dont les acteurs ne sauraient pas qu'ils sont des acteurs. Il se sent pris d'une lucidité absolue « je vois le monde tel qu'il est » et se situe comme l'objet éjecté de cette pantomime qui n'a "ni queue ni tête". Position mélancolique qui le réduit au rien. Son « Pourquoi ? » ouvre sur l'absurde de l'existence.

Nous soutiendrons ici que le confinement a ouvert un aperçu sur ce point de réel : non seulement il n'y a pas d'Autre de l'Autre mais aussi son désir est de structure opaque. Deux réponses sont à envisager : si cette opacité opère comme pousse-au-sens nous obtenons un aperçu sur la part paranoïaque du sujet dans son rapport à l'Autre (c'est la pente au complotisme avec l'émergence d'un Autre méchant) ; si cette opacité résonne comme absurdité de l'existence elle révèle le rapport mélancolique du sujet à l'Autre, témoin de sa propre démission. Tel est le cas dans le phénomène de *quiet quitting*.

Pierre et Aziz sont confrontés à une perte de sens qui désillusionne le monde et les conduit à une lucidité insoutenable. Il n'est alors plus uniquement question de l'absurdité d'une tâche mais du fait de ne pas en être dupe. Soit un moment de lucidité où par exemple les Danaïdes verraient les trous présents dans le tonneau. Quelle serait alors leur réaction ? Poursuivraient-

⁷ A l'adolescence, son père, qui était un « beau parleur » l'amenait avec sa bande de copains dans différentes activités sportive. Pierre dit y avoir développé un goût pour la parole dont il a d'ailleurs fait son métier. Une illusion qui voilait le rien auquel il se réduisait.

elles cette tâche ? Mais laissons les Danaïdes à leur tonneau et tournons-nous vers un autre mythe qui nous permettra d'aller plus loin sur cette question : celui de Sisyphe et son rocher.

2.2. L'absurde

L'histoire commence avec Zeus qui désirant Egine, fille du dieu-fleuve Azopos, décide de l'enlever et de la cacher. Sisyphe qui est un commerçant navigateur révélera à Azopos où se trouve sa fille déclenchant alors la colère de Zeus. Après quelques péripéties, sa vengeance trouvera une issue en condamnant Sisyphe à une tâche sans fin : faire rouler éternellement un rocher au sommet d'une colline, rocher qui retombe inlassablement au pied de cette même colline. Sisyphe n'a plus qu'à recommencer. Cette tâche infinie, privée de sens, fait résonner l'absurde de la vie.

Albert Camus, dans son essai sur l'absurde dont le mythe de Sisyphe est central, fait remarquer que beaucoup de gens meurent parce qu'ils estiment que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue tandis que d'autres sont prêts à mourir pour « des idées ou des illusions qui leur donnent une raison de vivre⁸ » (Camus, 1942). Dans cette logique, il oppose le sens accordé à la vie, un sens qui endort, à la lucidité définit comme « incalculables sentiments qui privent l'esprit du sommeil nécessaires à la vie » (Camus, 1942). Pour Camus, l'absurde est une sorte de divorce entre l'homme et sa vie, entre l'acteur et son décor. C'est bien ce qui caractérise le mythe de Sisyphe par rapport à celui des Danaïdes. Dans les deux cas, une tâche absurde et sans fin structure le mythe. Mais du côté des Danaïdes subsiste le doute de savoir si elles sont dupes. Du côté de Sisyphe aucun doute, il voit inlassablement le rocher retomber au pied de la colline. Il n'est pas dupe de l'absurdité de sa tâche et c'est ce qui crée le divorce dont parle Camus. Sisyphe est derrière le rideau de fumé, derrière l'écran du sens. C'est là qu'il y a lucidité et que se révèle, comme le note Camus, l'étrangeté du monde environnant : c'est « l'étranger qui, à certaines secondes, vient à notre rencontre dans une glace⁹ » (Camus, 1942). En termes lacaniens, nous pourrions dire un divorce entre l'être parlant et le sens laissant apercevoir un réel sans recours.

Car en effet, chez Camus l'absurde s'étaye sur la pluralisation de la vérité ce qui recoupe notre développement sur la garantie dans l'Autre qu'il n'y a pas. L'illusion enveloppant les

⁸ Camus note "Ce qu'on appelle une raison de vivre est en même temps une excellente raison de mourir"

⁹ Camus situe alors le suicide comme solution à l'absurde mais aussi la révolte.

choses du monde – enveloppant la Chose – se dissipe. L'absurde est, pour Camus, une *évidence que l'homme constate sans y consentir* (Camus, 1942) renvoyant chacun à un Autre qui se fait ombre et appelant le sujet à sa responsabilité subjective.

2.3. Espace mélancolique : une démission du sujet

Freud met au cœur de la mélancolie la perte d'un objet aimé ou à valeur morale. Il précise : « l'investissement d'objet s'avéra peu résistant, il fut supprimé, mais la libido libre ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi » (Freud, 1968). Le sujet s'identifie alors à l'objet perdu. Ce qui nous conduit à la célèbre phrase de Freud : « l'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui peut alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné »¹⁰ (Freud, 1968). Ces avancées de Freud sont essentielles quant à la structure mélancolique. Mais notre propos concernant le phénomène de *quiet quitting*, nous conduit au-delà de l'aspect structural. Il interroge la dimension mélancolique fondatrice de tout être et convoquant la position du sujet. Ce n'est plus uniquement la causalité du sujet qui est ici impliqué mais sa responsabilité : « De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables. » (Lacan, 1966-3) Pour Lacan le sujet est responsable de la façon dont il a répondu – et dont il continue à répondre – au réel.

C'est une puissance pour l'existence éthique et politique. Ce sujet existe dans un lien social avec le travailler, et au sein d'un travail dans lequel il est possible d'improviser, créer et exercer l'expérience de soi face à un appel plus chantant, une voix comme celle de la poète, une voix qui chante, qui invoque, au lieu d'enchanter et évoquer. Dans cette direction, les temps d'invocation de la pulsion dans le travail constituent progressivement le sujet et sa façon de travailler, les destins de la pulsion étant déterminants pour le travail du sujet et pour produire des (as)sujet(ti)s du travail. Mais ce destin n'est quasiment jamais possible dans le travail capitaliste ; ce qui revient à dire que la seule sortie pour la pulsion consiste à répondre à l'impératif du surmoi : « Travaille et Tais-toi ! ». Ainsi les pathologies des liens sociaux s'établissent et produisent le devenir malade, comme écrire Mendes et Vivès (2022) sur la pathologie de la mélancolie du sujet qui ne travaille pas.

¹⁰ Freud distingue alors le deuil où le monde est devenu pauvre et vide de la mélancolie où le moi lui-même devient pauvre et vide, conséquence de « l'identification narcissique avec l'objet devient le substitut de l'investissement d'amour ».

Pour Krauss, chez le sujet mélancolique, « il manque un contenu à la vie. [...] On ne peut être soi-même son propre contenu » (Krauss, 1979). Ici Pierre et Aziz paraissent confrontés à ce point de réel. Le confinement a déchiré la trame de bon sens qui jusque-là les orientait. Pour Freud, au cœur de l'inhibition mélancolique il y a l'énigme (Freud, 1968). Or l'énigme est justement chez Lacan le comble du sens puisqu'elle « exhibe le trou qui la consiste comme telle » (Miller, 1995). Nos deux cas cliniques le démontrent tout à fait, le « pourquoi ? » résonne comme une énigme qui exhibe un trou (puisque'il n'y a pas de réponse) et par conséquence le fait consister. Les désillusions du monde, qui ne datent pas d'aujourd'hui, dissipent les appareils du moi et dénudent le vide qu'il y a sous le sens. Pierre et Aziz sont chacun confrontés à un détachement et se trouvent dans une extériorité face à leur propre vie. Ils se situent tous deux comme reste de l'opération et c'est un « espace mélancolique » qui s'ouvre devant eux et qui révèle le désordre présent, chez chacun, au joint le plus intime du sentiment de la vie. Cet espace se caractérise par l'inconsistance de l'Autre qui apparaît comme l'ombre de lui-même. Dans « conformisme, conformité et confirmation. Une approche psychanalytique du devenir-désistant ou du devenir-persistant. » (Vives, 2023) Jean-Michel Vives met en avant l'existence d'un désistement subjectif dans lequel le sujet se soumettrait à l'injonction surmoïque « sois conforme ». Dans le cas des démissions silencieuses, l'injonction concernerait plutôt un « sois rien » conduisant à une démission subjective : Le sujet cède sur son désir mais aussi sur son être rabaissé au rang d'objet rien.

Dans la mélancolie, l'Autre auquel est confronté le sujet serait un Autre sourd, un Autre qui n'a pu répondre à l'appel du sujet (Vives, 2006), ce à quoi nous ajoutons « et aveugle » : un Autre sourd et aveugle soit un Autre. Mais soyons précis sur ce que nous entendons par là. Il ne s'agit pas d'une négation des objets pulsionnels ou de leur absence, ils se présentent plutôt sur fond d'absence. Cette valeur de l'objet est essentielle car dans cet « espace mélancolique » - que nous pouvons définir comme étant l'espace ouvert par l'Autre du sujet – nous pourrions postuler que tel le rocher de Sisyphe, l'objet est *toujours déjà perdu*. Dans son article « Avocation mélancolique », Jean-Michel Vives soutient l'hypothèse que le mélancolique serait suspendu à un cri qu'il n'a pas pu transformer en appel. Pour Pierre et Aziz nous pouvons percevoir que durant le confinement l'appel s'est transformé en cri silencieux faisant résonner l'objet-voix. Le sujet a démissionné et renoncé à le prendre en

charge. Il cède et se fait silence, témoignant ainsi d'un divorce entre la voix et la parole. La démission silencieuse est une démission du sujet.

Par rapport cette problématique là le surmoi est très impliqué. Notre proposition centrale c'est ce que le surmoi a une politique qui permet de coloniser la subjectivité. Il est la voix du discours capitaliste, structuré à partir de l'hypercapitalisme ultralibéral qui produit l'hypervigilance du sujet, en refusant le Réel. Sans trouver l'imaginaire, il n'est pas capable de produire un effet sur le symbolique. De ce fait, le sujet du parlêtre disparaît. L'impératif des voix du sens commence à régner, qui par la politique du surmoi et ses ruses ne cesse de nous convaincre que le sens existe et qu'il est possible de le trouver.

Le sujet disparaît est tombé pour la séduction des promesses du capital d'avoir plus et, par conséquent, d'être plus, et tombe dans le piège du « chant de la sirène ». Il est attiré par la sonorité de la promesse qui renvoie à l'idée de la satisfaction pleine et absolue de la pulsion. Cet enchantement est de l'ordre du registre imaginaire, c'est un lieu occupé par les illusions et les désillusions face au réel. Ici se constitue le sujet du travail, invoqué par la subalternité de son désir au désir de l'Autre et la subalternité sociale et historique, rencontre entre le psychique et le social, entre le sujet et le travail.

Ainsi, il y a un surplus de la présence de l'Autre et un combat est mené pour ne pas répondre à son désir. La demande est la voix du désir de l'Autre, qui apporte la satisfaction pulsionnelle de répondre à l'impératif : « Jouis et tais-toi » ; autrement dit, le sujet se satisfait du fait d'exister pour cet Autre, en lui cédant son désir, et se constitue en tant que sujet invoqué. La demande travaille ici pour le sujet, à savoir, résister et désister consiste à renoncer au travail du sujet, à son désir.

La possibilité de récupérer le travail du sujet, du sujet du travail, qui se retrouve bouche bée face aux illusions et aux désillusions du réel du travail, est pour l'insistance du désir. Selon nous, l'éthique dans le travail du sujet est la force motrice qui met en cause le vouloir, le pouvoir et le devoir du sujet face au Réel, qui est toujours de l'ordre de l'inattendu. D'une certaine façon, cela revient à vivre la demande impliquée dans le désir et le vide de l'impossibilité de réussir à surmonter le Réel. C'est une éthique qui ne fait pas de concession à la jouissance, notamment le plus-de-jouir, demandé dans le discours du capitaliste en tant que sortie de l'angoisse de castration.

Le travail en tant que création – le travailler – de même que le faire, en tant qu’insistance et persistance à l’inévitable et à la rencontre inattendue avec le Réel. Ce travail, qui est le travail du sujet, s’enlace dans le discours de la production du savoir. Un savoir irréductible, infini. À chaque rencontre avec le faire, le travailleur fait face à l’inattendu. Et ce n’est qu’en faisant qu’on sait que l’on fait.

Perspectives

Revenons à Sisyphe. Est-il coincé dans un espace mélancolique ? Non ! car inlassablement il continue à pousser son rocher. Il y a une insistance mais aussi son au-delà, une persistance : « persistance du désir malgré le censeur surmoïque » (Vives, 2023). C’est cette persistance qui conduit Camus à écrire : *il faut imaginer Sisyphe heureux* ! Cette formule implique en premier lieu une topologie particulière : il y faut Sisyphe, son rocher et un Autre pour l’imaginer heureux. Camus ne dit pas que « Sisyphe est heureux », il écrit à la suite du penseur japonais Kuki Shuzo, qu’il faut l’imaginer heureux. Sisyphe ne peut être vu heureux sans la présence de l’Autre. Je reprends le texte de Camus.

« Je laisse Sisyphe au bas de la montagne ! On retrouve toujours son fardeau. Mais Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d’homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

Imaginer Sisyphe heureux est une invitation à se faire dupe d’un réel de la « bonne façon ». C’est-à-dire faire le pari que la lucidité n’est plus, comme Camus l’indiquait, une évidence que l’homme constate *sans y consentir*. Mais s’inscrirait plutôt dans les traces de ce que soutient Clotilde Leguil, faire de la lucidité « un consentement à ouvrir les yeux sur un point d’horreur et à pouvoir assumer un ineffaçable. » (Leguil, 2022) Nous pourrions ajouter dans la mélancolie, à *pouvoir assumer un ineffable*. Là où le silence veut s’imposer, trouver une persistance dans le sujet qui lui permette de soutenir une parole. Pour Camus, Sisyphe est avant tout un lutteur qui ne cède pas au désespoir puisqu’il continue à faire rouler son rocher. Camus voit en Sisyphe une figure de l’homme révolté :

"Sisyphé, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition. C'est à elle qu'il pense pendant la descente, la clairvoyance qui devait faire son tourment, consomme du même coup sa victoire. C'est parce qu'il y a de la révolte que la vie de Sisyphé mérite d'être vécue, la raison seule ne lui permet pas de conférer un sens à l'absurdité du monde".

Sisyphé pourrait alors devenir une figure de la persistance élevant la pulsion au rang du désir. Un désir qui prend le nom de révolte chez Camus. Dans l'analyse c'est cette persistance qu'il s'agit de convoquer là où il y a démission du sujet. Pour Pierre, c'est en mettant au travail sa position face à la tristesse de sa mère qui a marqué son enfance qu'il renouera, via le transfert, avec la dimension du désir. Pour Aziz, c'est en s'appuyant sur la présence de l'analyste qu'il traite, jour après jour, son rapport à la parole en trouvant un certain usage de signifiants qui font balises.

Bernaud, J., Lhotellier, L., Sovet, L. & Arnoux-Nicolas, C. (2015). Fondements théoriques du « sens de la vie » et du « sens du travail ». In : J. Bernaud & L. Lhotellier (Dir), *Psychologie de l'accompagnement: Concepts et outils pour développer le sens de la vie et du travail* (pp. 5-40). Paris: Dunod.

Camus, A. (1942). *Le mythe de Sisyphé*, Paris : Gallimard.

Freud, S. (1968). Deuil et mélancolie, *Métopsychoanalyse*, Paris : Gallimard.

Lacan, A. (2023). Le brown-out : un nouveau fléau impactant les entreprises. *Harvard Business Review France*, publication en ligne, le 07 juillet 2023.

Lacan, J. (1966-1). Subversion du sujet et dialectique du désir. *Écrits*, Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966-2). Position de l'inconscient. *Écrits*, Paris : Seuil.

Lacan, J. (1966-3). La science et la vérité. *Écrits*, Paris : Seuil.

Lacan, J. (1975). Le Séminaire, *Encore*, livre XX, Paris : Seuil.

Leguil, C. (2022). Désillusionnistes, Dossier « Peut-on être lucide et heureux ? », *Philosophie Magazine*, publication en ligne, 7 juillet 2022.

Krauss, K. (1979), cité par Tellenbach. H. *La mélancolie*, Paris : PUF.

Miller, J.-A. (1995). L'orientation lacanienne. La fuite du sens. *Enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris 8*, cours du 29 novembre 1995, inédit.

Vives, J.-M. (2006). L'avocation méllancolique. *Cliniques méditerranéennes*, 73.

Vives, J.-M. (2023). Conformisme, conformité et confirmation. Une approche psychanalytique du devenir-désistant ou du devenir-persistant. **Réf ?**

Wong, P. T. P. (2012). *The Human Quest for Meaning. Theories, Research, and Applications*. New York : Routledge.

Schmid, W. (2014). *Le Bonheur. Un idéal qui rend malheureux*. Paris : Autrement.

Morin, E. (2008). Sens du travail, santé mentale et engagement organisationnel. *Santé psychologique, études et recherches*, IRSST.